

L'œuvre de Dominique Ngoïe-Ngalla et les espaces de l'universel dans *Les Limites géographiques des grandes aires du Congo précolonial*

Joseph ZIDI*

Résumé

Les Limites géographiques du Congo précolonial ont varié dans l'espace et dans le temps, aux contacts des peuples circonvoisins. Ceci est le résultat des poussées migratoires et des conquêtes des espaces de survie et de sécurité. Les échanges multiformes qui traversent cette histoire des contacts sont riches et complexes. Ce travail éclaire la relecture que propose Dominique Ngoïe-Ngalla de ces mutations spatiales et culturelles. Il convoque, pour ce faire, le mythe Ngunu qui établit la parenté entre les Teke, les Kongo et les Eshira-Ndumu. Il s'appuie également sur l'onomastique, dont une des branches restitue la filiation entre Teke et Mbosi. Les conséquences manifestes de toutes ces cohabitations se traduisent dans la mise en place des zones tampons, des espaces de l'universel. Après avoir donné un aperçu de l'œuvre de Dominique Ngoïe-Ngalla, nous montrons comment naissent, entre mythe, conquêtes et fusion des peuples, les espaces de convivialité et la philosophie de la rencontre qui en découle.

Mots-clés

Congo précolonial, Fluctuations des frontières, Ethnie, Hybridation, Nation.

Abstract

The geographical Limits of the large surfaces of precolonial Congo varied in space and time, in contacts with the neighbouring people. This is the result of the migratory pushes and the conquests of spaces of survival and safety. The multiform exchanges which cross this history of the contacts are rich and complex. This work clarifies the rereading, which proposes Dominique Ngoïe-Ngalla of these spaces and cultural changes. It convenes with this intention the Ngunu myth which

* Maître de Conférences, Faculté des Lettres, Arts et Sciences Humaines, Université Marien Ngouabi
E-mail : zidijoseph@gmail.com / josephzidi@gamil.com

establishes the relationship between Teke, Kongo and Eshira-Ndumu. It is also based on the onomastics which restores the filiation between Teke and Mbosi. The manifest consequences of all these cohabitations are translated in the installation of the buffer zones, of spaces of the universal one. After having given an outline of the work of Dominique Ngoïe-Ngalla, we show how are born, between myth, conquests and fusion of the people, spaces of user-friendliness and the philosophy of the meeting which results from this.

Key words

Precolonial Congo, Fluctuations of the borders, Ethno groups, Hybridization, Nation.

Introduction

S'il y a une évidence dans la masse théorique de plus en plus abondante, sur l'histoire du Congo, c'est le fait que les sociétés du Congo précolonial ne vécurent pas en vase-clos. Les différents travaux (Th. Obenga, 2010) réalisés à ce sujet montrent, de façon récurrente, le renouvellement des savoirs endogènes (propres ou acquis), l'existence des idéologies politiques, d'un code épistémologique-éthique, la permanence des échanges. Ce substrat politique et culturel eut pour avantage de fonder des sociétés capables de dire le droit et de traduire en valeurs universelles leur existence tapie sur de longs siècles. C'est en termes de dynamique qu'il faut penser ces sociétés qui ont traversé, non sans peines, des moments de conflits et de paix, au plan interne, et les dures épreuves de leurs histoires au contact avec l'Occident : traite négrière, balkanisation, colonisation. L'héritage de leurs résiliences multiformes garde encore des traces dans l'histoire du Congo dont il est possible, aujourd'hui, de restituer les grandes lignes qui fondent la démarche didactique et pédagogique chez Dominique Ngoïe-Ngalla. Ce dernier y a trouvé les fondements historiques de la construction des espaces de l'universel à travers l'héritage des migrations, les mythes, les témoignages de la langue et de l'onomastique. Qu'entend-on par espaces de l'universel ? Comment se sont-ils construits dans l'histoire du Congo précolonial ? Quel est leur héritage dans la mémoire collective des Congolais ?

Ce travail se propose de repérer la démarche historique de cet auteur, les champs d'investigation explorés, les lignes-forces repérées, les débats, les inquiétudes formulées, les espoirs suscités et les perspectives tracées. Il s'agit, en substance, de montrer le long et complexe processus d'hybridation et d'embranchement des cultures, des siècles durant, sur l'espace qui deviendra Congo au lendemain de la Conférence de Berlin (1885). Il est évident que fonder une telle préoccupation en une enquête suppose, non seulement sonder avec justesse les méandres des idées de l'auteur, rester conforme au récit pour esquisser une synthèse pertinente, mais aussi transcender cette dernière en identifiant des limites et des zones d'ombre. Pour une telle perspective, nous avons recouru à la méthode analytique. Celle-ci permet de saisir les différents aspects d'un phénomène donné pour fournir, *in fine*, une image globale, dans le temps. L'interdisciplinarité qu'elle suppose convoque, ici, la sociologie, l'anthropologie et la linguistique (onomastique).

Après avoir donné l'aperçu de l'œuvre historique de Dominique Ngoïe-Ngalla, essentiellement les travaux sur sa zone d'étude, ce travail identifie les différents espaces de l'universel avant de montrer comment elles naissent au cours de l'histoire du Congo précolonial.

1. Aperçu de l'œuvre historique de Dominique Ngoïe-Ngalla

Connu parmi les historiens de la République du Congo, Dominique Ngoïe-Ngalla ne se révèle pas à l'opinion publique à travers les écrits d'histoire. Celui que la communauté scientifique découvre, c'est d'abord le poète des *Poèmes Rustiques*, mais surtout des *Mandouanes*. Un texte extrait de ces derniers attire l'attention : *Prière d'être enterré à Mandou*. Cet ancrage sur sa terre natale est non seulement affectif, anthropologique, mais surtout intellectuel. Il définit d'emblée l'espace vital dans lequel va se construire toute son œuvre scientifique. De cette terre, on entend ses premiers cris, ses premiers pas à quoi *L'Enfance de Mpassi* (1972) redonne vie. Mandou, c'est aussi le bercail qu'il rejoint au terme d'une longue marche, pris dans la tourmente de la vie politique en 1997, entre interrogations sur une classe politique en furie et l'enthousiasme de redevenir soi : *muntu* (homme) et *mfumu* (libre). *Route de nuit* (2006) raconte l'expérience ambiguë du monologue saisissant de ce retour au pays natal. La reprise des hostilités, en 1998,

marquée de nouveau par des conflits armés à connotation ethnique suscite, chez lui, une réflexion sur la possibilité et la nécessité du « vivre ensemble » au Congo. S'engage ainsi une quête sur le contenu historique, anthropologique, sociale et politique du concept ethnies, usité comme engrais pour fermenter le rejet de l'autre et le repli sur soi. Les résultats de ces analyses qui pensent l'ethnies comme une construction historique, facteur de cohésion, d'ouverture à l'universel et donc de création des « nations » teke, kongo, ngala, entre autres, sont consignés dans l'ouvrage intitulé *Le retour des ethnies. Quels États pour l'Afrique ?* (2003). Cet ouvrage prolonge, au fond, la réflexion entamée dans la première édition de la *Lettre d'un pygmée à un bantu* (2003) dans laquelle, à partir des idées reçues et des stéréotypes, il examine les regards croisés, non pas entre Bantu, mais entre les peuples autochtones (pygmées) et les Bantu ; des regards critiques fondés sur la colonisation bantu des Pygmées. Il y restitue la réaction non moins amicale de ces derniers vis-à-vis de leurs bourreaux, les Bantu, eux-mêmes victimes de la culture européenne et de la violence du Blanc.

Le premier ouvrage historique de Dominique Ngoïe-Ngalla paraît en 1981 avec la publication de *Les Kongo de la vallée du Niari. Origines et migrations* (1981). Entre histoire, anthropologie et onomastique, l'auteur restitue la trame migratoire, l'occupation de l'espace territorial sur fond de l'installation des sous-groupes ethniques et de leurs clans majeurs. De tous les groupes ethnolinguistiques qui forment le complexe ethnique des Kongo (Bembé, Dondo, Sundi, Kamba, Kunyi) de la vallée du Niari, l'auteur montre la nostalgie de leurs origines *ntoteliennes* communes. À travers cette première étude, l'auteur pose implicitement un premier palier historique qui fait de la vallée du Niari un des modèles anciens de l'espace de l'universel. Cette œuvre est restée le fondement de toute la démarche historique qu'il développe sur les populations kaamba, doondo, kunyi, suundi et beembe. Cette pérégrination kongo, il la synthétise dans *La geste de Ngom-Mbima* (1982) qui raconte l'épopée de ce *come-back* du peuple kongo pour rejoindre l'habitat actuel de la vallée du Niari. Le style romancé de ce texte, tend à faire croire que cette narration ne s'appuie que sur des constructions imaginaires, le mythe. La fameuse bataille de Minduli, dernier bastion teke qui regorge les mines de cuivre et qui ouvre sur l'actuelle vallée du Niari, est un récit construit autour d'une réalité historique. Minduli a, en effet, longtemps constitué le point de

friction entre l'*Anzicana* (Teke) et le Kongo. Ces deux ouvrages sont, en réalité, un approfondissement d'une problématique amorcée, trois ans plus tôt, dans un article intitulé *La réflexion sur le peuplement de la vallée du Niari par les Kongo* (1978), dans lequel il tentait de résoudre l'épineuse question de la chronologie de l'installation des populations dans cet espace. Au-delà de cet éclairage, l'auteur est resté conscient de n'avoir pas répondu à l'essentiel.

Vingt-six ans après, il revient dans *Aux confins de Ntotila. Entre mythe, mémoire et histoire* (2006), pour combler les lacunes des *Kongo de la vallée du Niari*. En effet, se focalisant trop longtemps sur l'identité kongo des peuples de la vallée du Niari, abordant peu la question de la chronologie, il avait laissé fleurir des thèses d'une présence plutôt récente des Kongo dans cet espace. Parmi les tenants de cette présence tardive des Kongo dans le Nsundi occidental, il faut citer Marcel Soret et Abraham Constant Ndinga Mbo. Ce dernier situe, par exemple le peuplement de la vallée du Niari par les Kongo au XVII^{ème} siècle (2004, p. 51) : « l'espace qui représente aujourd'hui les régions du Niari, de la Lékoumou, de la Bouenza et du Pool était teke (les données toponymiques le confirment ». Pour sa part, Marcel Soret voit venir les Kongo au XVIII^{ème} siècle (1978, p. 70) :

Il me [ne] semble en effet pas que, aux temps de sa plus grande puissance et mise à part une « marche » dans la région de Boko-Songho, le royaume de Kongo se fut étendu sur le territoire de l'actuelle République du Congo. Toutes les cartes, tous les textes, jusqu'à la fin du XVIII^e siècle, situent les Teke immédiatement à l'arrière du royaume de Loango.

Pendant longtemps, cette thèse a laissé penser que ce territoire n'était habité que par les peuples autochtones et les Teke, un *no man's land* pour les Kongo. Le problème de la chronologie de l'installation des Kongo dans la vallée du Niari se pose, dès lors, en termes politiques en ce qu'il remet en cause l'existence même du Nsundi occidental au temps du royaume. Valider une telle thèse revient à conclure que la présence kongo est le résultat des migrations liées au déclin du royaume. Ce qui est faux.

Au plan historique, Dominique Ngoïe-Ngalla soulève l'épineuse question des sources. L'examen de celles-ci l'oblige à constater que la cartographie relative à ce territoire est rare et très vague : les données

géographiques qu'elle livre (longitude, latitude, toponymie) exigent la plus grande prudence, au-delà de sa possibilité de donner une idée globale de cet espace. Il renonce également à s'appuyer sur l'archéologie, dont les maigres résultats ne renseignent que sur peu de choses. De même, la linguistique qui confirme les traditions autochtones quant aux origines communes de ces peuples n'est encore que générale pour prétendre renseigner sur les probables périodes d'installation des populations.

Mais, ces écueils épistémologiques ne l'empêchent pas de montrer que les conclusions d'une occupation tardive des Kongo de la vallée du Niari étaient, à la fois, hâtives et hasardeuses. Leurs bases étaient plutôt idéologiques que scientifiques. Les Teke, parmi les fondateurs du foyer culturel de *Ngunu* et le *Kibembe* (terre et peuple bembe), y sont bien, sans doute avant la formation des royaumes Teke et Kongo. La tradition orale, humble dans ses affirmations, fait cohabiter ces deux peuples issus de *Ngunu*, dont on ne sait pas encore si ce *Ngunu* renvoyait à un territoire, un pouvoir politique ou à une femme. Cette histoire de contacts des peuples (des origines et des rapports entre les Teke (Lale) et les Kongo (Bembe) et, plus loin, des Eshira-Ndumu), il l'aborde dans *Les lignes de forces de l'histoire des pays de Mouyondzi : Téké-Lali et Bembe*, pour se rendre compte que la vallée du Niari est une terre de rencontre, de contacts, habitée et sillonnée, depuis des siècles, par des populations de souche kongo, entre autres. Il convoque, pour se faire, deux auteurs : Olfert Dapper (1686) et l'abbé Proyart (1776), qui se sont intéressés aux États côtiers : le Loango, le Kakongo et le Ngoyo. Mais, leurs regards incessants vers l'est jettent une lumière qui ouvre des pistes intéressantes dans l'élucidation de ce que l'auteur appelle « la question identitaire du Ndingi », Vungu ou Bungu, espace supposé du *Ngunu*, à la fois point de départ du fondateur du royaume Kongo et foyer du Kongo originel, le *Kongo dia Tuku*.

Sans rendre compte de l'ensemble de ses travaux sur la vallée du Niari, Dominique Ngoïe-Ngalla est un des spécialistes de cette zone aux confluences des Teke, Kongo et Eshira-Ndumu. Sa démarche interdisciplinaire qui associe la sociologie, l'anthropologie et l'onomastique rompt avec de nombreuses thèses souvent vieillottes de l'ethnologie et l'ethnographie coloniale et, celles nouvelles, de l'arrivée tardive des Kongo sur ce territoire.

2. Les fluctuations territoriales de l'espace teke

Les peuples du Congo précolonial se sont inscrits, dans l'espace et dans le temps, dans une dynamique de découverte des contrées nouvelles, ponctuée par des échanges multiformes. Une histoire de branchements et d'embranchements, continue, incessante, dont l'échantillon final est la mutation de la diversité en unité, un processus lent et complexe, déjà au fondement de la naissance des clans et des ethnies. Mais, les peuples sont loin d'être les seuls à traduire la cohabitation comme une dimension de l'humanisme, les espaces et les langues aussi. Ce sont ainsi ces lieux de rencontre que nous appelons « universel », des lieux dans lesquels chacun n'étant plus « chez soi » se sent libre et digne en humanité. On pense souvent aux marchés régionaux et inter-régionaux, aux frontières, aux lieux de conflits qui ont vu la paix triompher, aux lieux d'accueil où les peuples originaires sont devenus au fil du temps minoritaires, sans perdre la reconnaissance et l'estime des arrivants. Des lieux que l'histoire a rendu terre commune, parce que les uns n'ont plus abusé de leur antériorité et les autres de leur supériorité ou infériorité, inversement.

Dans *Les limites géographiques des grandes aires ethniques du Congo précolonial*, Dominique Ngoïe-Ngalla jette une lumière sur trois grands espaces de contact : le bloc sud, dans lequel il loge les Eshira-Ndumu et Laale, les Kongo et les Teke ; le bloc nord dont le point de jonction est l'espace teke-mbosi et le bloc pygmée (peuples autochtones).

Les Eshira-Ndumu dont l'identification a, au départ, posé problème, les uns rendant autonomes des Teke et des Kongo, les autres les rangeant dans l'aire culturelle teke, n'ont pas connu un destin politique glorieux : on ne recense point dans leur bloc de structure politique aux dimensions de la chefferie et de royaume. Ce sont des « sociétés segmentées, donc anarchiques (mais des anarchies ordonnées), aucune institution n'y assure le maintien de l'ordre social ; l'analyse y révèle cependant l'existence d'un principe d'ordre sous-jacent qui assure la cohésion et la reproduction des structures fondamentales de la société » (D. Ngoïe-Ngalla, 2006, p. 20). L'organisation sociale que décrit Jean Phillippe Rey (1969, p. 415-440), au sujet de la notion de dépendance dans les sociétés punu et kunyi, montre bien une forme de structuration de ces communautés humaines. Le milieu physique constitué de

grandes forêts a beaucoup joué sur l'organisation politique et l'émergence d'une structure étatique (D. Ngoïe-Ngalla, *ibid*), coïncés qu'ils furent entre les Teke et les Kongo qui traînaient quatre siècles de gestion des structures politiquement plus avancées. Leur territoire sera donc une terre d'immigration permanente de ces voisins. Il se trouve ainsi au croisement des migrations nord-sud, teke, sur la corne ouest du Congo qui les conduisirent dans le pays Ombamba, dans la Lékoumou actuelle, et celles venant du sud, kongo. La présence des Kongo au sud du Gabon ainsi que le montrent Christian Mbinda Nzaou et Francoeur Arsène Nganga (2020) est un facteur politique qui joua à leur défaveur. On comprend pourquoi le mythe de Ngunu finit par les lier aux Kongo :

Les assises des grands ensembles politiques de l'époque étant ethniques, le roi kongo s'autorisa, à partir de l'existence d'un certain nombre d'affinités culturelles liant kongo et eshira-ndumu (tous, d'après le mythe, nous le savons maintenant, descendants de Ngunu) pour mettre la main sur le territoire de ces derniers. Il est probable qu'il le fit, en tous cas, pour que la mémoire collective des lointains Mpongwe l'ait retenu, il faut croire que le ntotila, à défaut d'annexer leur territoire, exerça au moins une grande influence sur ceux-là que le mythe nous dit liés par le sang (D. Ngoïe-Ngalla, *ibid*, p. 22-23).

Le recul du Kongo dans ses limites septentrionales, au niveau de Mayumba, laissa libre cours au royaume du Loango sur ce territoire qui a déjà les Lumbu sous sa juridiction. La terre eshira-ndumu sera ainsi un vaste espace d'échanges commerciaux et culturels, à l'intersection des courants migratoires nord et sud, sur lesquels se développa le trafic négrier. Il faut donc constater qu'il y a eu ni conquêtes, ni soumission des Eshira-Ndumu par les Teke et les Kongo. Ces rapports ne furent donc pas des rapports de domination tant la résilience des Bavumbu, Bandzebi, Batsengui, Bapunu, Mitsongo, Massanga fut évidente.

Si les études onomastiques n'ont pas encore révélé l'étendue des emprunts réciproques entre les Kongo et les Eshira-Ndumu, les emprunts laale ont commencé à être mis en évidence. On note, en effet, une entrée significative des anthroponymes laale dans le système de nomination kongo : *chez les Babembe, plus de 20% des noms de personne nous renvoient aux Teke-Laale, ou aux bayaka de la Lekumu* (D. Ngoïe-Ngalla, 2006, p. 26). Mais limiter cette influence aux

anthroponymes, c'est prendre le risque de réduire l'affirmation d'un phénomène, en réalité d'une ampleur significative, qui brouilla les frontières des territoires pensés désormais en termes d'espaces-mondes, des espaces de l'universel. Le constat que dresse Ngoïe-Ngalla est sans équivoque :

De nombreuses données de terrain ; toponymes, hydronymes, lieux-dits, montrent que, sur la rive nord du Niari, loin, en profondeur, jusqu'au cœur du territoire des Bayaka, des Balaale, et des Balumbu, où se fixent enfin les limites de l'aire culturelle kongo avec le système eshira-ndumu et teke-laale, c'est un tel processus qui pourrait avoir longtemps été à l'œuvre. Il n'est donc pas surprenant qu'il existe aujourd'hui encore des îlots du peuplement teke-laale au milieu du territoire beembe qui, au terme de son extension, avait fini par recouvrir une partie importante du territoire des Teke-laale (D. Ngoïe-Ngalla, 2006, p. 29-30).

Dans ce long et complexe processus de construction de ces espaces, la présence teke est aussi manifeste au sud-est, dans le Pool, territoire dans lequel les Fumu, sous-groupe ethnique teke, occupèrent le pourtour de Boko. À Linzolo, Mutampa, Kimpandzu, Kinkala, Mindouli, Mayama, Mpangala, Vinza, la survivance des toponymes teke (J. Zidi, 2006 ; D. Ch. Bouta, 2018), dans un espace devenu majoritairement kongo, rend compte du brassage incessant des populations dans le temps. Là aussi, l'histoire ne signale pas des conquêtes militaires d'envergure des territoires teke par les belliqueux Sundi, si ce n'est le combat épique entre Teke et Kongo à Mindouli, dans lequel Ngom-Mbima (D. Ngoïe-Ngalla, 1982) sortit victorieux ; combat qui ouvrit la voie de la geste kongo en direction de la vallée du Niari.

À ce stade d'analyse, Dominique Ngoïe-Ngalla convoque deux facteurs fondamentaux qui définissent les identités particulières, puis communes des peuples : les mythes et les migrations. Lorsqu'en effet le mythe de Ngunu, aïeule et territoire, aujourd'hui encore mal identifié, affirme la parenté entre tous ces peuples qui circulent dans le Ndingi ou Vungu, les phénomènes migratoires ne peuvent plus être saisis en termes de conquêtes, mais de *come-back*, comme c'est le cas pour les Kongo. Les thèses de Munck (1956, p. 12) et de Fu Kiau Bunseki

Lumanisa (1969, p. 107-108) sur le foyer originel des Kongo, le *Kongo dia ntete* ou *Kongo dia tuku*, situé au nord de Mbanza-Kongo, donc dans le Ndingi, demeurent valables. Cette cohérence entre le mythe et les phénomènes sociopolitiques qui en découlent, des siècles après, mérite d'être soulignée. Le Teke comme entité unificatrice des peuples et des terres, a, à la fois, donné de sa culture et perdu des espaces entiers au profit des voisins.

Sur le flanc nord, coincé entre la rivière Alima au nord et le fleuve Congo à l'est, l'espace teke est une terre de convoitises des Mbosi, qui opposent la force au tempérament doux des Teke. L'analyse qu'offre Dominique Ngoïe-Ngalla (2006) sur cet espace est presque identique à celle du sud. Pourtant, les référentiels (le mythe et les migrations) ne sont plus les mêmes. Les Tyo (les Teke comme les appellent les Kongo) se retrouvent sur un autre schéma, mais avec les mêmes finalités.

Si les Teke furent les principaux fournisseurs d'esclaves aux Kongo, dans la vallée du Niari, à partir du circuit ouest, d'Ewo jusqu'au bassin de la Loemé, dans le Kouilou, ils furent curieusement les premières victimes du trafic sur le fleuve Congo, maîtrisé par les intrépides Bobangui qui mirent à profit les échanges commerciaux et matrimoniaux pour s'affranchir des clauses d'amitié et de contrôle imposées par ces derniers pour atteindre Ncuna (actuelle Brazzaville). Que les Teke soient passés des voisins accueillants aux proies prisées des Bobangui, le schéma est classique dans les sociétés esclavagistes. Au XVII^{ème} siècle, l'esclavage a constitué la première cause de dépeuplement du pays teke (G. M. Ngokoba, 2021, p. 231). De même, que la perte d'influence politique de l'*Onkoo* (roi des Teke) ait donné lieu aux velléités de conquêtes des peuples circonvoisins, les Mbosi en l'occurrence, ceci est une conséquence militaire presque naturelle. Et les « gens d'eau » avaient trouvé là, les raisons d'aller au-delà des zones riveraines qui constituaient leur milieu de vie : *L'eau en effet, occupe le plus gros de leur territoire. Un milieu difficile qui suscite chez les gens d'eau, la convoitise des terres de leurs voisins Tege et Bangungulu* (D. Ngoïe-Ngalla, 2006, p. 40). Au XVII^{ème} siècle,

le confluent de l'Alima est perdu pour les Teke (Bangangulu). Il passe aux Moï. Perdue aussi la boucle du même Alima prise d'assaut par les Mbosi qui obligent les Tegue à reculer plus au nord. Harcelés par les mêmes Mbosi, puis par les

Ngare et les Mboko, les Mbere lâchent pied et cèdent un bon bout de leur territoire (*ibid*, p. 41).

Comme pour le mythe de Ngunu au sud, sur ce flanc nord, l'épopée *Ndinga* qui s'acheva dans la Vallée du Niari n'avait pas permis aux Teke de conserver ses terres. Au sujet de *Ndinga*, Maurice Nguesso et Abraham Constant Ndinga Mbo (2014, p. 93) affirment que

La piste de Mwene Ndinga se serait arrêtée aux abords du pays ngangwel (une tradition le montre continuant en pays teke, jusqu'à la vallée du Niari ! [...]) Les jurons [...] utilisés encore aujourd'hui par les braves des pays punu et teke sis dans le Département du Niari, au sud-ouest (zone de contact du Congo avec le Gabon) attestent visiblement de la filiation des Punu et des Teke à Mwene Ndinga.

S'il est vrai que l'espace *eshira-ndumu* a subi l'influence des Kongo et des Teke, la conclusion à laquelle aboutit le récit de l'épopée *ndinga* nous paraît hâtive. Car, établir une filiation en termes de parenté réelle entre les Mbosi et les peuples du sud, l'argument mérite d'autres constructions historiques plus rigoureuses, à commencer par la linguistique comparée. Le processus de construction d'une identité et son hybridation éventuelle ne peuvent, à ce stade, reposer sur ce simple fait. Aucune preuve socio-anthropologique ne confirme, aujourd'hui, ce rapprochement identitaire des Punu avec les Mbosi. Les résultats affinés des récits comparés des origines de ces deux peuples et l'apport de la linguistique historique s'avèrent ici déterminants.

Sur le terrain que défriche, à nouveaux frais, Dominique Ngoïe-Ngalla, c'est-à-dire, les fluctuations des frontières dans l'histoire du Congo précolonial, François Ewani (1976), au sujet des Teke, a rendu ces phénomènes de perte d'influence politique et territoriale en termes de *Recul et stabilisation teke*. Ces deux auteurs notent, non sans preuves, que l'héritage culturel teke chez tous ses voisins est indéniable. À la démarche sociolinguistique d'Ewani se superpose l'approche historico-anthropologique de Ngoïe-Ngalla. Seulement, là où Ewani cherche au moindre détail l'antériorité des Teke sur les territoires qu'ils finirent par se partager avec les Kongo, s'enlisant de la sorte dans un schéma clos, biologique, Ngoïe-Ngalla explore le champ de l'ouvert, culturel, celui de l'universel. De ce fait, il passe de la démarche

analytique à l'approche constructiviste. C'est le mérite de la relecture critique qu'il propose. Sans remettre en cause les acquis apparents de l'histoire des contacts teke-kongo et teke-mbosi, la masse théorique qu'il mobilise montre que celle-ci s'inscrit dans une autre dynamique. Elle ouvre d'autres grilles de lecture, suscite d'autres problématiques et offre de nouvelles approches. Les siècles de cohabitation ont sans doute laissé d'autres enseignements, moins visibles, brouillés qu'ils sont (devenus) par les choix d'écriture et de lecture du récit national. Pour l'essentiel, des Teke, on ne retient plus que leur antériorité sur nombre de territoires, y compris quelques rudiments culturels relevant de leur vision du monde. Cette grille de lecture impose de ne voir que la perte de l'influence politique (et même culturelle) de cette communauté dont les conséquences, du point de vue de l'imaginaire collectif et des usages contemporains de ce moment de l'histoire, sont manifestes.

Cette même grille impose, par ailleurs, de réduire à rien la présence des Twa (peuple autochtone), repoussés dans la forêt par la pression démographique teke-kongo. Leur habitat actuel, la forêt, ne fut point, de gré, choisie par eux. Il faut les imaginer vivre épanouis dans les milieux naturels divers avant ce moment décisif qui changea leur mode de vie et leur rapport avec les Bantu (Y. N. Gambeg, 2007). Hubert Deschamp (1070, p. 31), de son côté, parle des migrations bantu et leurs et leurs conséquences sur la structure pygmée, en ces termes :

Au moment des migrations des peuples négroïdes du Sahara vers le Sud, les Bantu avaient utilisé les techniques du fer. L'utilisation du fer aurait développé les ressources et la population. Une pression démographique se serait déclarée dans les savanes longtemps occupées par les premiers habitants de l'Afrique centrale. Bénéficiant de la supériorité que leur conférait la possession de fer, ils dominent aisément les autochtones qui ne tardaient pas à quitter les zones occupées, et occupèrent les milieux inhospitaliers de la forêt qui devirent leur centre de prédilection jusqu'à ce jour.

Face aux chantres de l'antériorité et de la supériorité, dans un dialogue à la vérité idéologique et ontologique, la *Lettre d'un pygmée à un bantou. Tous frères en humanité* (D. Ngoïe-Ngalla, 2003), resitue le regard croisé sur les valeurs fondamentales d'une civilisation que les Bantu sont loin d'avoir inventé, plébiscitant le mimétisme de l'Occident

qui les réduits au niveau de conscience de « gros bébés ». Là aussi, les emprunts multiformes des Teke et des Kongo au peuple autochtone traversent toute leurs histoires.

Cette nécessité de relecture critique que propose Dominique Ngoïe-Ngalla impose une rupture épistémologique. Car la modernité que représentaient les royaumes et les chefferies s'était essouffée. Cette histoire de rencontres des peuples fini par montrer que tout ne tournait plus autour de soi, il y avait aussi, désormais, l'autre. Autrement dit, la rencontre n'obligeait plus d'être face à face, mais de tourner et de regarder vers une même direction, au-delà des réalités singulières propres. La rencontre est donc ce qui permet d'envisager une dimension politique là où la vulnérabilité rongait sans retenue l'avenir. En termes clairs, l'auteur des limites géographiques analyse le récit de la cohabitation pour fonder une philosophie de la rencontre. Ceci le conduit de voir dans l'ethnie, non pas ce bloc homogène qui *redoute la différence toujours polluante, mauvaise et préjudiciable à son intégrité [...] parce que l'autre est toujours un porteur potentiel de tous les dangers, par prudence, il faut éviter de l'approcher* (D. Ngoïe-Ngalla, 2015, p. 66), mais plutôt, *cet univers qui [...] a parfois présenté de réelles dispositions au développement, a parfois atteint un certain niveau de développement quoique avec des tendances autarciques* (2015, *ibid.*). À partir de ce substrat idéologique, il est permis de voir, dans les limites géographiques anciennes et contemporaines de l'espace teke, les prémisses historiques d'une fusion ambitieuse, supra-ethnique : *la cohabitation pacifique et harmonieuse des ethnies comme processus conduisant à la formation de la Nation* (2015, *ibid.*, p. 67).

3. Les fondements historiques du « vivre ensemble »

S'il est vrai, comme l'affirme Dominique Ngoïe-Ngalla, que la colonisation a permis d'endiguer la perte continue des terres par les Teke, il est tout aussi vrai que ces espaces perdus ont constitué des zones de cohabitation, de fusion et d'homogénéisation des peuples, au fondement de ce que nous appelons des espaces de l'universel. En effet, dans cette dynamique globale, l'histoire avait mis à contribution le mythe, les migrations et l'hospitalité pour commencer à fonder des espaces tampons. Contraint de reculer, certes, mais aussi usant avec malice de sa culture de paix, le monde teke était devenu un réceptacle,

le lieu de rencontre de toutes les ambitions et convulsions de l'histoire dans cette partie de l'Afrique centrale. À son antériorité s'était ajoutée sa position géographique toujours centrale, comme un catalyseur, une poulie entre deux mondes aux cultures différentes, avec des velléités de conquêtes légendaires : le Kongo, au sud, les Mbosi, au nord.

La dynamique historique qui s'opère à partir de l'espace teke mérite d'être explicitée. En effet, le processus culturel et non biologique (l'ethnie) qui conduisit à la naissance des royaumes teke, kongo et loango était rentré dans une nouvelle phase de mutation et de maturation sociopolitique. La première phase s'était achevée avec le déclin du Teke et du Kongo. Les rois, affaiblis par les conflits internes et les conséquences de la traite négrière, n'avaient plus le contrôle réel de leur espace. Déjà, à peine indépendant, le Loango vacille sur la côte. Les courtiers prennent une place de plus en plus importante dans le commerce négrier, au détriment du pouvoir central (M. Soret, 1978). La traite négrière qui avait supplanté le reste des activités commerciales et lucratives se transforma peu à peu en un cancer qui finit par anéantir la structure politique centrale du royaume et causer sa chute. Au XVIII^{ème} siècle, l'influence politique des royaumes est déclinante dans ce sud du Congo précolonial. Sur le Loango, Dominique Ngoïe-Ngalla (2007, p. 170) note que

Bien loin de sa splendeur du 16^{ème}-17^{ème} siècle, morcelé au plan territorial et du pouvoir, le Loango comme ensemble politique organisé n'a plus, au 19^{ème} siècle, de réalité que le prestige de son nom et le beau souvenir de sa grandeur passée. Ne contrôlant que la mince bande côtière de son groupe d'appartenance (d'après DAPPER composée de petits pays Loangiri), débordant à peine côté nord, l'actuel district de Madingou-Kayes, et ne dépassent pas, côté sud, la Louessé et la Tchiloango, le roi n'est plus, sorti de là qu'un notable parmi tant d'autres mais qui se donne l'illusion d'être toujours le roi de l'immense territoire du temps glorieux de ses prédécesseurs.

C'est à cette époque que s'accéléra la perte des territoires, l'hybridation et l'acculturation des peuples le long des frontières des royaumes et chefferies. C'est la phase de fluctuations incessantes des frontières et de création de nombreux espaces de cohabitation. Comme si les royaumes ne pouvant plus se défendre et s'étendre, avaient choisi le destin de l'union (progressive et prudente, dans le temps long), à

défaut de disparaître. On ne sait pas ce que serait devenue, dans la longue durée, la fusion de ces espaces. On ne sait, non plus, ce qu'aurait donné la rencontre idéologique entre le mythe de Ngunu et l'épopée de Ndinga, si l'histoire n'avait point révélé un versant de ses aventures. Ce que l'histoire a retenu, c'est la cohabitation « pacifique » qui conclut tous ces phénomènes. Ce n'est pas une clause ou un oubli de la tradition orale que de ne point entendre parler d'extermination ou de génocide. C'est donc une dimension probante d'humanisme que l'onomastique restitue dans tous ces territoires du Congo précolonial. On comprend pourquoi la naissance de tels espaces de sociabilité efface, à la longue, la ligne de démarcation sans cesse floue.

Dès lors, ce ne furent plus seulement les marchés et circuits commerciaux qui témoignèrent l'amitié et la solidarité ; des pans entiers des territoires symbolisèrent désormais cette ouverture assumée à l'altérité. L'histoire a laissé des traces. Il est possible de repérer aujourd'hui les emprunts culturelles et géographiques de toutes ces prémisses d'intégration. On constate sans peine que l'on ne peut partir du Pool et rentrer dans les Plateaux sans traverser ces zones tampons : Brazzaville, Mayama, Mpangala ; de même qu'il est naturel de traverser les zones teke, lorsque qu'on se trouve dans la vallée du Niari pour atteindre les Plateaux. Saisi dans le temps long, Dominique Ngoïe-Ngalla (2006, p. 37) livre les premiers résultats du contact teke-kongo à Brazzaville en ces termes : « *Le processus de fusion des Fumu (teke) des Koongo et des Basundi dans la région de Brazzaville, se termine par la naissance du sous-groupe kongo lari, ou laadi, dont l'ardeur à se donner des origines ntoteliennes n'a d'égal que l'obscurité de celles-ci* ». Et que dire d'Etoumbi, d'Abala, de Mabirou, d'Alembe ? Dans ces espaces d'échanges multiformes, aux confins des Teke et des Mbosi, l'acculturation (réciproque ?) offre un bel exemple de fusion culturelle :

une institution sociale comme Otwere qui, aujourd'hui, suffirait comme critère d'identification des Mbosi-olee, des Likuba, de Moï et des Bubangi, tant sa fonction est centrale dans ces groupes, est également placée au cœur de la culture de bangangulu qui affirment, par ailleurs, que l'otwere est, à l'origine, une institution bangangulu (D. Ngoïe-Ngalla, 2006, p. 71).

Cette institution politico-judiciaire (J. Itoua, 2011) puise sa force vitale dans le *Kebe-kebe* dont les Teke, d'abord, les Mbosi, ensuite, revendiquent comme patrimoine culturel. Si ces deux peuples se reconnaissent dans les valeurs de cette danse, mieux encore de ce rite, il faut supposer leur relation reposer sur des bases beaucoup plus complexes que ne révèlent les aspects de migration et de conquête qui doivent être récentes (Y. N. Gambeg, 2021). L'anthroponymie le rend bien. Les noms comme *Elion, Ebata, Ngankwe, Ossibi, Ondon, Etou, Ngatsio, Ondial, Ompango, Mban, des Bangangulu* sont repris par les Mbosi chez qui ils deviennent *Elenga, Ibara ou Ibata, et Ebara, Ngakosso, Ossebi, Ondongo, Itoua, Ngatseke, Mondelé, Mompango, Mbama* (*ibid*, p. 73), Ngalesion, Ngalebo qui deviennent Ngalessami et Ngalebaye.

Ces exemples, aux côtés de bien d'autres, aux dimensions réduites, montrent la mise en place des fondements historiques du vivre ensemble et, bien plus, de la naissance d'une Nation moderne, tant et si vrai que dans leur conception politique et composition sociale, le Teke, le Kongo et le Loango furent déjà des nations. Il faut, en effet, considérer que l'ethnie à partir de laquelle on définit ces structures politiques est une construction historique, le résultat des opérations de fusion des peuples, des terres et des langues, hétérogènes au départ. L'ethnie pensée en termes de nation a pour substrat idéologique : le mythe fondateur et la vision du monde commune. La nation, précise Ernest Renan (1882, p. 2) est

[...] une âme, un principe spirituel. Deux choses qui, à vrai dire, n'en font qu'une, constituent cette âme, ce principe spirituel. L'une est dans le passé, l'autre dans le présent. L'une est la possession en commun d'un riche legs de souvenirs ; l'autre est le consentement actuel, le désir de vivre ensemble, la volonté de continuer à faire valoir l'héritage qu'on a reçu indivis. [...]. La nation, comme l'individu, est l'aboutissant d'un long passé d'efforts, de sacrifices et de dévouements.

Cette idéologique gouverna les royaumes. Les peuples précoloniaux du Congo y travaillèrent de nouveau, conscients désormais de la faiblesse de leurs structures politiques. À travers la cohabitation et la fusion, l'unité tendait à devenir un principe de survie collective.

C'est ce processus de fusion des royaumes et des chefferies que la colonisation arrêta en pleine construction. On peut ainsi lire *Les limites géographiques* comme une maquette, un projet de développement ultime des anciennes structures politique du Congo précolonial, une antithèse de l'ethnocentrisme. Il faut donc voir dans les fluctuations de frontières non pas des signes de décadence des royaumes (le phénomène est récurrent dans l'histoire), mais le mouvement historique nécessaire à l'avènement d'une nouvelle dynamique. L'Occident colonial en était conscient. Voilà pourquoi, il s'était empressé de disséquer les aires culturelles en autant d'entités nouvelles, rendant ainsi impossible la fusion entamée.

On peut ainsi se rendre à l'évidence que sous l'ère coloniale, des peuples qui vécurent ensemble des siècles durant, deviennent subitement des ennemis. Les identités particulières déjà en harmonie avec les autres au sein d'une même ethnie sont séparément valorisées et exacerbées. La balkanisation ethnique opérée dans l'inachevé processus de la construction de la Nation éclaire les limites d'une conception et pratique politique destinée à prendre des distances de son l'histoire, présentée comme une somme de réalités lointaines, dépassée et inadaptée, qui n'a plus d'influences sur le présent. Au fond, c'est la négation de l'histoire au profit de l'Histoire, sans que les peuples n'y soient véritablement reconnus. L'État institué avant la Nation perpétue cette vision du monde. C'est, en tous cas, la principale mission que lui assigne la colonisation : tourner le dos aux créations et acquis pluridisciplinaires endogènes, le mode de gouvernance de la cité puisé des écoles initiatiques : le *Nzobi*, le *Lemba* et l'*Otwere*, en premier.

Conclusion

Montrer comment les migrations et les velléités de conquêtes d'espaces ont modifié les frontières et conduit les peuples à cohabiter et fusionner, telle est l'idée centrale qui fonde la réflexion de Dominique Ngoïe-Ngalla dans *Les Limites géographiques des grandes aires du Congo précolonial*. Dans ce qu'il appelle le bloc sud et le bloc nord, les Teke perdent des territoires. Ils reculent et se stabilisent, en gardant géographiquement leur position centrale. Seulement, si les Kongo et les Mbosi accèdent souvent pacifiquement à ces terres, leurs emprunts aux Teke dans nombre de domaines sont irréfutables. Les témoignages de

la toponymie et de l'anthroponymie, à la faveur de la linguistique historique, ne donnent plus lieu à des débats. En général, la confirmation des faits historiques conduit à ne retenir que des évidences en faveur des Teke. Cette histoire de contacts, d'hybridation et de fusion des populations avait fini par créer, dans le temps, des zones tampons, des espaces de sociabilité commune, des espaces de l'universel. Dans ce processus, les mythes renforcèrent le caractère fédérateur de ces espaces, afin de taire à jamais les différences, les oppositions sociologiques qui pourraient entraîner des conflits difficiles à résorber. Bien plus, ils montrent comment l'épopée Ndinga s'achève dans la vallée du Niari, une composante du territoire de Ngunu. Aboutir à une telle conclusion a nécessité, chez Ngoïe-Ngalla, une rupture épistémologique pour passer de la démarche analytique à l'approche constructiviste. La conséquence majeure de ce dépassement est de voir dans l'ethnie, à l'image des clans, une entité ouverte, et non close, aux influences extérieures. Le mérite de cet auteur est d'avoir perçu dans les fluctuations des frontières, non pas un élément de décadence, mais plutôt un moment de recomposition, de refondation de l'espace. L'histoire avait donc poser les bases idéologiques et historiques d'un tel aboutissement, aux antipodes de l'ethnocentrisme. Cet héritage dévoile les limites de l'État qui le réfute, en plus de son incapacité, à puiser dans le schéma colonial les références d'un développement harmonieux des peuples susceptible de fonder un mythe fondateur et une vision du monde commune.

Références bibliographiques

- EWANI François, 1979, *Recul et stabilisation teke (Congo)*, Thèse de Doctorat 3^{ème} cycle, École des Hautes Études en Sciences Sociales.
- DE MUNCK Jean, 1971, *Kinkulu kya nsi'eto'a kôngo*, Tumba.
- BOUKAKA Henriette, 2013, *Toponymie et histoire du Congo : l'exemple des villages du district de Kinkala (XIX^{ème}-XX^{ème} S.)*, Mémoire de Maîtrise ès Lettres en Histoire Contemporaine, Brazzaville, Faculté des Lettres et des Sciences Humaines, Université Marien Ngouabi.
- BOUTA NZOBADILA Dieu-veille Chrys, 2018, 2016, *Les survivances teke dans le département du pool, du XVIII^{ème} au XX^{ème} siècle*

- (*toponymie de l'axe Nganga-Lingolo-Mutampa*), Mémoire de Master d'histoire, Ecole Normale Supérieure, Université Marien Ngouabi.
- FU KIAU BUNSEKI LUMANISA, 1969, *Le Mukongo et le monde qui l'entourait. Cosmogonie Kongo*, Kinshasa, Office National de la Recherche et du Développement.
- GAMBEG Yvon-Norbert, 2007, « Les Pygmées et la forêt à travers les âges », *La Saison des pluies*, N° 5, p. 147-167.
- GAMBEG Yvon-Norbert, 2021, *État de lieu des études sur les civilisations du nord Congo*, séminaire doctoral, Faculté des Lettres, Arts et Sciences Humaines, Université Marien Ngouabi, 19 juin.
- ITOUA Joseph, 2011, *Otwere et justice traditionnelle chez les Mbosi (Congo-Brazzaville)*, Paris, L'Harmattan.
- NDINGA MBO Abraham Constant. 1984, *Introduction à l'histoire des migrations du Congo*, Paris, L'harmattan.
- NGOÏE-NGALLA Dominique, 1972, *L'Enfant de Mpassi*, récit, Atimco.
- NGOÏE-NGALLA Dominique, 1976, *Mandouanes* poésie, Saint-Paul.
- NGOÏE-NGALLA Dominique, 1978, *Réflexions sur le peuplement de la vallée du Niari par les Kongo* », *Cahier congolais d'anthropologie et d'histoire*, n°2.
- NGOÏE-NGALLA Dominique, 1981, *Les Kongo de la vallée du Niari : origines et migrations, XIII-XIX^e siècle : Bakamba, Badondo, Bakunyi, Basundi, Babeembe*, Brazzaville, Presses Universitaires de Brazzaville.
- NGOÏE-NGALLA Dominique, 1983, « Un cas d'utilisation de l'anthroponymie en histoire », *Cahier Congolais d'anthropologie et d'histoire*, n°8.
- NGOÏE-NGALLA Dominique, 1988, « Les enfants de Nguunu, l'histoire au cœur du mythe », *Cahier Congolais d'Anthropologie et d'Histoire*, n°10.
- NGOÏE-NGALLA Dominique, 1994, *Les grandes aires ethniques du Congo précolonial : mélanges*, Paris, Bajag-Meri.
- NGOÏE-NGALLA Dominique, 2003, *Lettre d'un Pygmée à un Bantou*, Paris, Bajag-Meri.

- NGOÏE-NGALLA Dominique, 2003, *Le retour des ethnies : quel état pour l'Afrique*, Éd. Paris, Bajag-Meri.
- NGOÏE-NGALLA Dominique, 2006, *Aux confins de Ntotila, entre mythe, mémoire et histoire ; bakaa*, Paris, Bajag-Meri.
- NGOÏE-NGALLA Dominique, 2006, *Route de nuit*, roman, Paris, Éd. Publibook.
- NGOÏE-NGALLA Dominique, 2007, *Les limites géographiques des grandes aires ethniques du Congo précolonial*, Paris, Bajag-Meri.
- NGOÏE-NGALLA Dominique, 2007, « Tableau du royaume du Loango au 19^e siècle », *Saison de pluies*, n°5, p. 1968-1981.
- NGOÏE-NGALLA Dominique, 2009, *Les lignes de forces de l'histoire des pays de Mouyondzi : Teke-Lali et Bembe*, Paris, Bajag-Meri.
- MBINDA NZAOU Christian, et NGANGA Arsène Francoeur, 2020, *Peuples et civilisations kongo dans le sud du Gabon*, Paris, L'Harmattan.
- OBENGA Théophile, 2010, *Histoire générale du Congo des origines à nos jours*, 4 Volumes, Paris, L'Harmattan.
- RENAN Ernest, 1882, *Qu'est-ce qu'une nation ?*, Conférence faite en Sorbonne, le 11 mars.
- REY Pierre-Philippe, 1969, « Articulation des modes de dépendance et des modes de reproduction dans deux sociétés lignagères (Punu et Kunyi du Congo-Brazzaville) », *Cahiers d'études africaines*, vol. 9, n°35, les relations de dépendance personnelle en Afrique noire, p. 415-440.
- SORET Marcel, 1978, *Histoire du Congo*, Paris, Berger-Levrault.
- ZIDI Joseph, 2006, *Les limites septentrionales du royaume Kongo (XVI^e-XVIII^e siècles) : une étude toponymique*, Mémoire de DEA, Faculté des Lettres et Sciences Humaines, Université Marien Ngouabi.